

Peindre pourrait participer de l'ambition simple de saisir l'intimité d'un regard (une pensée) qui s'est prêté à une nuit ou à l'errance, qui s'est ouvert à l'incertain, avant d'être une image, avant d'être une œuvre d'art, avant d'être un sujet de digestion culturelle. Le temps de la peinture serait celui d'une pensée sensiblement à l'épreuve de ce qui se dérobe, par nature, à l'entendement (à la mise en forme ou en idée) et donc à la représentation. Ce qui devrait ici indiquer une limite, une cécité (on n'y voit rien), autorise pourtant encore un regard (à perte de vue), à mon sens, comme celui qui tente de saisir l'horizon, la logique des nuages, de l'écoulement d'un fleuve ou d'une mer agitée, la limite de l'univers... A défaut de comprendre ce dont il est la perception et qui lui échappe, ce regard n'en est pas moins une épreuve, une *relation*. C'est cette relation qui m'importe, dont l'œuvre est le dire. Je crois dès lors que l'on peut se passer d'images pour relater ce regard. C'est que l'image (et la représentation) est précisément ce qui lui fait défaut ; sinon comme métaphore elle ne semble pas à la mesure de l'expérience que la perception mentale ici suppose, autant que ne le sont les nerfs, les troubles et bruissements de la sensation – ce corps traversé et « défait » dont la fuite et la dissipation sont le propre et la figure même. Aussi, je dirai qu'il est question d'une peinture sans idée. Ce qui ne signifie pas qu'elle soit insignifiante, d'autant que dépouillée d'idées, l'œuvre n'en est pas moins habitée par une pensée qui la porte et y résonne indéfiniment - rassemblant et concentrant la dispersion en un *visage*, l'œuvre. Ainsi, bien que l'expérience picturale suppose un indéterminé - dont la perception est un « bruit », à perte de vue -, il ne s'agit pas pour autant d'abstraction, d'un absolu conceptuel ou d'un libre jeu de forme et de couleur. La peinture *dit* un regard qui se voudrait cohérent et lucide sur ce qui en fait le met en question. Ce qui est l'occasion d'approcher, sans la résoudre, une contradiction qui je crois siège en chacun de nous : *une affaire de corps et d'abîme* à laquelle la poétique de l'art apporte parfois le sens de l'éclos, c'est-à-dire de la beauté. L'enjeu me paraît alors participer moins de l'idée que d'un *accord*, d'un désir en amitié avec cet *autre* fugitif qui anime le réel, donnant lieu à une coïncidence entre chaos et harmonie, entre complexité (ou diversité) et unité : une valse de forces errantes nouées en un équilibre dynamique. Au seuil de l'indifférencié, la logique qui entre en scène relève d'une secrète volupté qui n'est pas en ce qui me concerne une forme, mais le souffle d'une éclosion.